

LILI BOISVERT

# Match.

vlb éditeur



LILI BOISVERT

# Match.

*Roman*

v1b éditeur



## AS-TU DÉJÀ PENSÉ AU SUICIDE ?

C'est ce qu'il m'a demandé à la fin de notre premier rendez-vous.

C'était la première question qu'il me posait depuis le début de la soirée. Nous venions de quitter le Waverly, un bar du Mile-End où nous étions allés prendre un verre.

Dans le portique, il m'avait invitée chez lui. Il vivait sur le Plateau, tout près. J'avais décliné son offre et il n'avait pas insisté. On avait zippé nos manteaux, il m'avait tenu la porte, et il était en train de m'accompagner dans la nuit de janvier à mon arrêt d'autobus, sur Saint-Urbain.

— As-tu déjà pensé au suicide ?

Quelle étrange question à poser à quelqu'un qu'on rencontre pour la première fois et dont on ne sait rien, parce qu'on n'a fait que lui parler de soi.

Je lui ai jeté un coup d'œil à travers les poils de mon capuchon.

Non, je n'y avais jamais pensé.

Je tenais à la vie. J'avais vécu des moments difficiles, bien sûr, comme tout le monde, et j'avais, de temps à autre, des pulsions troubles qui me faisaient prendre des risques inutiles, mais je n'avais jamais considéré que je pourrais un jour vouloir en finir.

—Vraiment? C'est étonnant, ça, Émilie...

Il avait beaucoup répété mon prénom ce soir-là, comme pour forcer une intimité. Je trouvais que ça faisait un peu pickup artist.

On s'était rencontrés sur une app. Il disait peu de choses sur son profil. Il avait mis, comme première photo, un gros plan de son visage avec les sourcils haussés et de grosses lunettes rayées ajoutées avec un filtre. La deuxième le montrait en chest, avec une serviette autour de la taille et les cheveux mouillés, cocky à la sortie de la douche. Sur la dernière, il était en toge de graduation d'université, rayonnant comme un enfant qui aime l'école sur sa première photo de classe. L'une annonçait un hipster funky, l'autre un douchebag cruiseur, et la dernière, un petit nerd. Ça m'avait intriguée, j'avais swipé à droite. Match.

Comme c'est la femme qui doit envoyer le premier message sur l'application que j'utilisais, calée dans mon divan devant Netflix sur pause, je me suis lancée.

«Your pictures are so eclectic. I don't know which one I should comment on.»

On avait tous les deux fait nos profils en anglais. Pour ma part, ce n'était pas anodin. J'essayais de matcher exprès avec des Anglo pour réduire le risque d'être reconnue. Pas que j'étais si connue que ça, je l'étais à peine, mais ça arrivait quand même que des gars me replacent, et c'était souvent un peu inconfortable. Je ne pouvais pas m'enlever de la tête que mon interlocuteur était à deux clics d'avoir une grande quantité d'informations personnelles, mais publiques, sur moi.

«Why don't you comment on my face over a beer?»

Ça faisait moins de trois semaines que je m'étais inscrite sur l'app. Au traditionnel souper du jour de l'An chez mon amie Laure, je m'étais retrouvée à être la seule célibataire, et j'avais pris la résolution de recommencer à dater.

J'avais vécu une rupture amoureuse trois ans plus tôt, quelques semaines après avoir décroché un gros contrat professionnel. J'allais animer une émission de radio. J'allais avoir ma face sur des panneaux, sur la rue, dans le métro. C'était nouveau. Ma peine d'amour était assez superficielle et m'était vite

passée, ma vie étant soudain devenue très excitante. Au début, je continuais à dater un peu, mais quand la première saison de l'émission était arrivée en ondes et que la campagne de promotion avait commencé, je m'étais calmée. Et puis, je travaillais sur un livre, et aussi au développement d'un concept télé. Dans ce dossier-là aussi, les choses avançaient : ma collègue Audrey et moi avons obtenu le financement nécessaire pour aller en développement. Tout ça était emballant. Et effrayant.

À l'époque, je sentais que ces deux projets, radio et télé, risquaient de changer mon rapport au dating. Les deux émissions étaient ouvertement féministes et je savais que ce n'était pas le meilleur branding pour plaire aux hommes. J'allais paraître désagréable, lourde, conflictuelle.

J'étais bien consciente que mes choix professionnels auraient des conséquences sur ma vie personnelle, mais j'avais décidé que ça ne m'arrêterait pas. Ces projets-là étaient plus importants que ma vie intime. Si aucun homme ne voulait de moi comme blonde après ça, tant pis, je serais célibataire. Il fallait que je me prépare à ça, sinon j'allais me censurer. Être une femme seule, et prête à le rester, m'assurerait la latitude mentale nécessaire pour aller au bout de mes idées.



Le problème ne se posait pas de la même manière pour Audrey, qui était en couple depuis douze ans avec le même gars, un grand doux qui était hyper au fait de tous nos dossiers.

Quand mes émissions sont arrivées en ondes, j'ai connu un petit bond de notoriété et j'ai été surprise de constater que les idées que je défendais ne refroidissaient pas forcément tous les hommes. Ce n'était pas une bonne nouvelle pour autant. Sur Internet et dans la vie, je me suis mise à recevoir toutes sortes d'avances déplacées, parfois dégoûtantes, ou franchement inquiétantes. Je m'affichais comme sex-positive, et beaucoup d'auditeurs ne semblaient pas comprendre ce que ça voulait dire. Des armées de trolls ont aussi commencé à se pointer sur mes réseaux sociaux, grossissant leurs rangs après chaque nouvel épisode. Audrey était déjà habituée à ça, elle qui vivait avec ce niveau de notoriété depuis quelques années.

Sur les pages communes où on faisait la promotion de notre émission, on ne bloquait personne. La philosophie d'Audrey, c'était : « If you can't take the heat, stay out of the kitchen. » Ce n'était pas exactement la mienne. J'étais plus de l'école « If you can't take the heat, turn down the oven. » Mais j'étais d'accord pour ne bloquer personne. Je me disais que même les messages les plus tordus étaient une

source d'information, que ça donnait le pouls de quelque chose, et je voulais m'y exposer.

Quoi qu'il en soit, ces milliers de commentaires salaces, injurieux ou hostiles me confirmaient que je faisais bien de rester isolée dans ma vie privée.

Mais après trois ans de ce régime, je m'étais lassée.

J'avais déjà eu quelques échanges sur l'app quand j'ai matché avec Ludwig. Plusieurs conversations s'étaient avérées non concluantes, mais j'avais quand même booké deux autres dates cette semaine-là. La première, avec un charmant petit anglophone bouclé qui aimait le jazz, la seconde, avec le sosie de Jason Momoa. Celui-là, il semblait trop beau pour être vrai.

Puisque Ludwig n'avait pas semblé vouloir tourner autour du pot, j'avais eu envie d'être spontanée, moi aussi, plutôt que de laisser la conversation s'éterniser pendant des heures ou des jours avant qu'on se rencontre. OK pour une bière. J'avais proposé un lieu et un soir, il avait acquiescé et on avait arrêté ça là. Pas plus de ping-pong que ça, pas plus d'informations sur l'une et sur l'autre. Ça serait amusant – ou pas.

Quand je suis entrée dans le Waverly, il s'est tout de suite dirigé vers moi. C'était un mardi soir

et il n'y avait personne dans la place à part le staff. Même cachée dans ma doudoune, je ne pouvais être que celle qu'il attendait.

Je l'ai tout de suite trouvé beau. Il était grand, élancé, sa mâchoire était découpée et une mèche de cheveux soyeux lui tombait devant les yeux. Il avait trois ans de moins que moi, mais il ne faisait pas vraiment plus jeune. Il portait un jeans, un t-shirt ajusté, et il se tenait très droit, les épaules dégagées vers l'arrière.

On s'est assis au bar et on a commandé. Un gin tonic pour lui, une IPA pour moi. Puis, il s'est mis à parler sans discontinuer.

Ça m'allait, qu'il soit verbomoteur, parce que j'étais un peu gênée. Ce n'était pas dans mes habitudes d'être timide sur une première date, mais il me faisait cet effet-là.

J'ai vite compris qu'il était intelligent. Très intelligent. Il s'exprimait bien, utilisait les bons mots pour nommer les bons concepts et les reliait avec adresse. Il avait tout autant d'aisance dans sa façon mesurée de bouger, d'occuper l'espace.

C'était un Québécois francophone avec des ancêtres coureurs des bois et Filles du roi. Il avait fait son profil en anglais parce qu'il était anglophile. Son ex venait de la Colombie-Britannique.

Il avait un doctorat en mathématiques. En fait, il avait aussi fait un postdoctorat, mais, comme il me l'avait tout de suite expliqué, ça ne signifiait pas grand-chose. Un postdoc, ça veut seulement dire que tu as continué à travailler sur ta recherche après avoir obtenu ton diplôme, ce n'est pas vraiment une certification de plus.

J'avais déjà fréquenté un gars qui s'arrangeait toujours pour mentionner son postdoc. Par comparaison, Ludwig m'a semblé humble en précisant les faits sans avoir rien à y gagner.

Après ses études, il avait été recruté par un laboratoire de recherche appliquée financé par un milliardaire ontarien.

À un moment, alors qu'il était en train de m'expliquer une théorie dont j'avais vaguement entendu parler et sur laquelle je l'avais incité à élaborer, j'ai senti que j'étais en train d'être séduite. Je l'écoutais me parler avec passion du principe d'incertitude en regardant son profil s'animer, ses mains bouger dans l'air. Je me suis sentie rougir. Je crois qu'il s'en est aperçu, même si, lui, ne semblait pas particulièrement m'étudier.

Au bout d'un moment, je me suis demandé pourquoi il ne me posait pas de questions. Ne voulait-il pas savoir ce que je faisais? D'où je venais?

Ce que je pensais ? D'un côté, c'était bien. Avec les inconnus, j'essayais tout le temps de retarder le moment où je parlerais de mon travail. Mais son absence totale de curiosité sur mon compte était un peu troublante. Savait-il déjà qui j'étais ? Quand j'avais compris qu'il était francophone, cette possibilité m'avait traversé l'esprit. En même temps, ne l'aurait-il pas mentionné ? Il ne fallait pas être paranoïaque, non plus...

Il continuait à parler, parler, parler. Les maths, ça m'intéressait, oui, mais il avait l'air de plus en plus centré sur lui-même, à ne parler que de ses intérêts à lui, de ses idées à lui, de son parcours à lui. Son charme s'estompait. J'étais toutefois prête à attribuer sa maladresse au fait que c'était une première date et qu'il était peut-être en mode « je déballe ma salade pour impressionner ».

J'en étais à ma deuxième pinte quand j'ai commencé à lorgner les toilettes. Entre deux concepts de mécanique quantique, je l'ai interrompu en lui annonçant mes intentions. J'ai eu un instant d'hésitation en considérant mon sac à dos Mat & Nat en faux cuir – le modèle que tout le monde a –, posé par terre entre nos chaises. Est-ce que je lui demandais de le surveiller, ou est-ce que je le prenais avec moi ? On ne se connaissait que depuis deux heures,

après tout, et Ludwig était peut-être un psychopathe qui allait s'empresse de fouiller dedans, ou de me voler. Je lui ai présenté mon dilemme à peu près dans ces termes, avec un sourire en coin.

Il m'a écoutée sans rien dire, son regard intense, puis il a mis la main dans la poche arrière de son jeans pour en sortir son portefeuille, qu'il m'a tendu dans un geste fluide.

Ça m'a désarçonnée. Il me confiait son portefeuille pour que je l'apporte dans les toilettes du bar. Par ce geste muet, il me montrait qu'il me faisait confiance et m'invitait à faire autant.

Qui fait ça ? OK, il était peut-être un peu narcissique, mais il avait mon attention.

Je suis partie avec à la main son portefeuille en vrai cuir, que j'ai posé sur le réservoir de la toilette. Après m'être lavé les mains, j'ai repris son portefeuille – sans l'ouvrir – et je suis retournée le lui rendre en enjambant mon sac. On a repris notre conversation.

Plus tard, je raconterais souvent cette histoire de portefeuille aux gens à qui j'expliquerais comment j'avais commencé à tomber amoureuse de Ludwig.

Le suicide.

Ça m'avait déplu qu'il parle de ça, sur Saint-Viateur, alors qu'on marchait entre les bancs de

neige. Je ne pouvais pas nier que c'était gentleman de sa part de m'accompagner à mon arrêt, mais sa question brutale, indiscreète, et le fait que c'était la première qu'il me posait de la soirée, m'avait refroidie.

De toute façon, ce n'était pas bien grave si cette date ne menait à rien. J'avais un crush sur quelqu'un d'autre.

Avant de rencontrer Ludwig, j'avais eu mes dates avec les deux autres gars, et si la conversation avec l'Anglo bouclé s'était révélée plus laborieuse en vrai que sur l'app, le sosie de Jason Momoa, lui, était exactement aussi hot que son profil. Un vrai 6'5, rien d'arrondi, avec des cheveux noirs et des lèvres charnues, qui, en plus d'être drôle et chaleureux, adorait la lecture. Son emploi lui faisait porter un complet du lundi au vendredi, mais, le week-end, il était guitariste dans un band underground dont je n'avais jamais entendu parler, mais que mes amis au fait de la scène musicale montréalaise connaissaient. Le tout formait un agencement très séduisant. Et puis, il m'avait posé plusieurs questions sur moi pendant notre date.

La soirée avait commencé au bar du P'tit Agrikol et s'était étirée jusqu'au Cheval blanc. Comme il était très grand, même en tenant compte de ma

taille à moi, à la fin de la soirée, quand il m'avait prise par la taille, il avait dû se pencher pour m'embrasser. On avait partagé un taxi parce qu'on allait dans la même direction. Il m'a invitée chez lui, j'ai refusé, il a insisté, je suis restée ferme. Même si je mesurais ma chance de pouvoir réaliser le fantasme de passer une nuit avec un Dothraki, et même si les palomas du P'tit Agrikol m'avaient amollie, baiser pour baiser, après seulement quelques heures d'une complicité peut-être factice, ça m'ennuyait. L'expérience des années m'avait appris que l'exercice était trop facile pour être gratifiant.

Une chose, cependant, était claire pour moi ce soir-là, alors que je me glissais seule sous mes draps. Je voulais le revoir.

Avec Ludwig, j'étais moins sûre. Il y avait quelque chose de weird chez lui, que je ne savais pas nommer, mais qui faisait vrombir mon lobe pariétal. Toute seule dans l'autobus qui descendait Saint-Urbain endormie, je n'étais plus du tout certaine qu'il me plaisait. Même après le move du portefeuille.

Parler de suicide en finissant une soirée, ce n'est pas très sensuel. Le souvenir des lèvres de Drogo l'était bien plus.



Dans les jours qui ont suivi, Ludwig m'a texté avec une régularité qui m'a surprise. Il était plein d'initiative et toujours respectueux.

Drogo n'était certainement pas aussi constant, et j'avais eu le temps de déchanter pendant qu'il prenait son sweet time pour répondre à mes messages. Quand il finissait par le faire, il était ambigu et semblait s'attendre à ce que j'adapte mon horaire au sien pour qu'on se revoie, et pas l'inverse. Il avait peut-être déchanté, lui aussi, quand je n'avais pas voulu coucher tout de suite avec lui. Ou peut-être qu'il y avait une autre fille, voire plusieurs autres, qui punchaient sur ses quarts de soir.

Je devais me rendre à l'évidence, il était beaucoup trop sexy pour ne pas être un fuckboy.

On était dans la deuxième moitié du mois de janvier. Dans ma famille, du côté paternel, il y a toujours une réunion du temps des fêtes décalée à cette période. Je n'y assiste pas toujours, mais cette année-là, j'y suis allée. Il y avait ma tante Marie, des États-Unis, une femme de soixante ans, très belle, que j'aime particulièrement. Je me suis amusée à lui parler des applications de rencontres, avec lesquelles elle n'était pas familière. Un peu par orgueil, je lui ai montré les profils des trois gars que je venais de rencontrer. Elle n'a rien dit sur l'Anglo ni sur

Ludwig, mais quand elle a vu Drogo, elle a saisi mon téléphone à deux mains. Elle le trouvait beau. Très, très séduisant. Elle me le disait sans filtre. J'ai ri de la voir, elle, d'ordinaire si élégante et posée, pâmée devant les photos d'un homme dont elle avait le double de l'âge.

Et elle n'était pas la seule à qui il faisait cet effet. J'allais notamment pouvoir le constater quand, plus tard, mon amie Valérie me confierait, après une soirée passée en notre compagnie, à moitié sérieuse, que si elle avait éventuellement une occasion de coucher avec lui, elle la saisirait sans hésiter, désolée mais fuck notre amitié.

Toujours est-il que je me disais alors que je m'étais disqualifiée en ne couchant pas tout de suite avec lui. Drogo n'avait pas le temps de niaiser, c'était mort.

Un peu déçue, ravalant ma fierté, j'ai mis à mon horaire une deuxième date avec l'Anglo – peut-être que la conversation serait plus fluide si on apprenait à se connaître –, et une autre avec Ludwig – peut-être qu'il serait moins weird si on apprenait à se connaître.

Ludwig est arrivé en retard à notre second rendez-vous, dans le centre-ville, devant le cinéma Banque

Scotia. Il était essoufflé et semblait agité. Il n'avait pas vu le temps filer, il n'avait pas eu le temps de manger, ni de fumer. Pas grave, on pouvait manquer les previews, le temps qu'il grignote quelque chose. Il a préféré rester planté à côté des portes du cinéma et fumer. Il a sorti un joint et l'a allumé. C'était donc un poteux. Un poteux qui, si on lui donnait le choix, préférerait fumer plutôt que de manger.

Le film était plate.

Je n'arrivais pas à m'ôter de la tête qu'il était gelé à notre deuxième date. Est-ce que ça n'altérerait pas ses perceptions? Est-ce que ça le rendait un peu différent, comme s'il était saoul alors que j'étais à jeun? Je n'arrivais pas à le dire. Mon amie Maude fumait régulièrement devant moi et je ne voyais pas trop de changement dans sa personnalité quand elle le faisait. J'essayais de rester ouverte d'esprit, tout en me rappelant qu'il avait spécifié sur son profil qu'il ne fumait qu'occasionnellement.

Dans la noirceur du cinéma, je me demandais quand même si je pourrais frencher un gars en sachant qu'il était gelé. C'était un turn-off.

Sa cuisse a bougé dans l'angle de mon œil. J'en ai aimé la courbe. Je remarque toujours quand un

homme a les jambes musclées, comme c'est rare et que ça me plaît.

Après, on est descendus dans le métro et on s'est assis sur un banc gris. Il n'avait rien pensé du film, lui non plus, mais il s'est mis à me parler de cinéma en général avec enthousiasme. Il n'aimait donc pas que les maths. Avant qu'il ne recommence à s'emballer, je l'ai confronté.

— Tu sais que tu ne m'as pas vraiment posé de question sur moi, la dernière fois ?

— Ah non ?

Il a eu l'air de réfléchir. On entendait le métro crisser au fond du tunnel.

— As-tu été intimidée à l'école ?

Pourquoi fallait-il toujours qu'il vienne dark ? J'ai haussé les épaules.

— Comme tout le monde, non ?

Non. Lui n'avait pas été intimidé dans sa jeunesse. Il avait un grand frère cool qui lui avait ouvert la voie à l'école, il venait d'une petite famille nucléaire parfaite, et il était bon en sports. Au secondaire, il était dans un programme spécialisé de bolés, donc il ne détonnait pas, et même si ça avait été le cas... il était bon en sports.

Le métro est arrivé, on s'est assis côte à côte dans la lumière crue de la rame. C'était notre

deuxième rendez-vous et je n'avais aucune envie de l'embrasser. J'ai pensé que ça me ferait l'effet de manger des viandes froides.

Après, Drogo a rappelé. Il voulait, finalement, qu'on se revoie.

J'avais revu l'Anglo quelques fois déjà, mais je les mettais, Ludwig et lui, dans la même catégorie, celle des « en attendant ». Je ne me sentais pas mal de leur faire ça, je percevais que c'était comme ça qu'ils me voyaient aussi. Et puis, je n'avais couché avec personne encore. Il n'y avait rien de déterminé. Dater trois gars en même temps, ça m'allait pour l'instant.

Ludwig continuait d'être le plus texteux des trois. Parfois, je trouvais sa régularité mignonne. C'était original. Mais je le trouvais aussi un peu fatigant. Je n'avais pas tout le temps des choses intéressantes à dire, et lui non plus, d'ailleurs. Je n'avais jamais été du genre à rapporter le menu détail de ma journée à mes amoureux, alors venant d'une simple fréquentation, je trouvais que c'était légèrement oppressant. Mon ami Simon ne trouvait rien à en redire quand je lui en parlais, il me disait qu'il était comme ça, lui aussi, quand il s'intéressait à une fille. Ludwig s'intéressait-il donc à moi ? Je n'en

étais toujours pas certaine. Mais j'étais curieuse. J'avais envie de voir si ça valait la peine de maintenir cette étrange dynamique de dates qui oscillaient entre le galant et le dark, entrecoupées de flots de messages. Je ne me sentais tenue à rien, surtout que j'avais d'autres options, maintenant que Drogo était revenu dans le portrait. Je pouvais juste m'amuser. Boire, parler, flirter, répéter.

Ludwig et moi nous sommes revus. Je ne me souviens plus de quoi nous avons parlé ce soir-là, mais la conversation était agréable. On était à nouveau dans un bar, près de chez moi cette fois. Sur une banquette en L, on a partagé le trio de tartares et on a commandé des drinks épais et colorés, avec des décorations *a priori* comestibles, mais dont on n'est jamais sûr à 100% qu'on est censé les manger. Je l'écoutais parler et à un moment, j'ai eu envie de l'embrasser. Il était séduisant sous la lumière tamisée, son genou frôlait le mien, et je voulais voir ce que ça allait nous faire.

J'ai dit que je le trouvais loin, lui ai demandé de se rapprocher de moi dans le coin de la banquette, ce qu'il a fait, et je l'ai embrassé. C'était agréable. Pas d'effet de viandes froides. Pour moi, en tout cas. Quand je me suis reculée et que je l'ai regardé, il avait l'air mal à l'aise. Woups.

— J'aime pas le PDA.

*Public display of affection.* J'avais merdé. Ma première impression était la bonne, il n'était pas intéressé par moi plus que ça. Ça ne pouvait pas vraiment être une affaire de PDA : il n'y avait, cette fois encore, presque personne dans le bar. J'avais surestimé l'effet que je lui faisais et maintenant, j'essayais d'ignorer le pincement du rejet en mordant dans la tranche de pamplemousse séché réimbibée dans mon verre. C'était pas bon. Ça changeait le mal de place.

— Je préférerais qu'on aille chez toi.

Oh. Ah. Il ne me regardait pas, il observait le fond du bar vide.

— Je sais pas...

— Ça veut rien dire, aller chez toi.

Ce qu'il ne savait pas, c'est que mon nouvel appartement était resté vierge d'hommes. J'y avais emménagé un an auparavant, au cœur de ma période d'abstinence, et je ne voulais pas déflorer mon trois et demie avec n'importe qui.

L'accord que j'ai fini par lui donner était composé à parts égales d'attirance et, encore, de curiosité.

On a marché les six minutes qu'il fallait pour arriver chez moi. J'ai débarré la porte, je l'ai fait

entrer, j'ai pris son manteau, que j'ai rangé dans le garde-robe de l'entrée. C'était la première fois que j'avais un garde-robe d'entrée et j'en étais extravagamment fière. Il m'a complimentée sur mon intérieur, je lui ai offert à boire, mais il ne m'a pas laissé faire et a pris les devants pour qu'on recommence à s'embrasser.

Je me souviens que j'aimais sa façon d'embrasser, mais je ne saurais la décrire aujourd'hui même si ma vie en dépendait.

Graduellement, nos mains ont commencé à avoir une vie autonome, à visiter nos corps et à tirer sur nos vêtements. Il a retiré mon chandail. Je ne portais pas de soutien-gorge et il a reculé, comme moi après notre premier baiser, pour évaluer la situation.

C'est alors que ses sourcils se sont hissés très haut sur son front, comme sur sa photo de profil.

— Attends... t'as l'air de ça?

Une question rhétorique, sûrement.

— Pourquoi tu portes tout le temps des gros chandails, alors?

Je ne portais pas tout le temps des gros chandails. J'en portais, là, parce qu'il faisait froid.

Un sourire foudroyant lui éclatait dans la face tandis qu'il secouait la tête d'incompréhension. Je



me sentais comme Catherine Deneuve dans *Peau d'âne*, quand elle retire de ses épaules le vêtement repoussant dans la salle de bal.

Un changement radical venait de s'opérer en lui.

Ce n'était évidemment pas la première fois dans l'histoire de l'humanité qu'un homme se réjouissait de la nudité d'une femme, et ce n'était pas non plus la première fois que j'assistais à la montée du désir de l'un d'entre eux. Mais je n'avais jamais vu quelqu'un avoir une réaction si forte devant mon corps. Il se tenait le visage à deux mains, bouche ouverte, assumant complètement la théâtralité de sa réaction. J'ai ri.

Il m'a assise sur le comptoir, s'est positionné entre mes cuisses et on a recommencé à s'embrasser. Il était beaucoup plus passionné, maintenant. Beaucoup moins sérieux, en même temps. Il n'arrêtait pas de gigoter et de déconner, m'entraînant avec lui dans ses effusions de joie gamines. Je m'amusais moi aussi. Mais je sentais qu'il allait vouloir aller plus loin. C'était l'heure de la douche froide.

— Je veux pas qu'on couche ensemble.

— C'est correct.

Je me méfiais quand même. Je n'étais pas née de la dernière bordée. Trop d'hommes par le passé

m'avaient assuré être tout disposés à respecter ma volonté, pour tenter ensuite, sans honte et sans discontinuer, de la bafouer.

Mais pas Ludwig. Il faisait bel et bien partie du groupe de gars qui ne faisaient pas ça. On a fait du making-out soft et c'est tout. Quand je mettais les freins, il arrêta aussitôt. Il était complètement respectueux dans son désir, et cette bizarrerie était rafraîchissante.

On s'est endormis vers la fin de la nuit. Au réveil, on se regardait, la tête sur l'oreiller, en souriant naïvement.

Dans la clarté du jour, et à jeun, il était encore tout content.

— Je n'ai jamais été aussi heureux de ne pas coucher avec une fille.

Il me fixait avec une douceur déconcertante. Il avait l'air... amoureux. C'était ridicule, je le savais, mais c'était bien ce que son visage dégageait.

Dans les jours suivants, il m'a texté avec la même régularité qu'avant, mais il s'est mis, en plus, à m'envoyer des bisous et des compliments gratuits.

Je suis allée chez lui, sur le Plateau, dans la maison de ville de trois étages qu'il partageait avec un coloc. Elle appartenait au frère de son coloc, un gars qui possédait quelques entreprises et dont les

affaires allaient bien. Le coloc lui-même n'était pas mal pris non plus. Il s'était enrichi grâce au poker en ligne et ne travaillait plus, se consacrant au jeu à temps plein. Ludwig m'avait avoué qu'il avait un peu honte de me montrer son bachelor pad, qui, pourtant, n'était en rien abominable. Il n'était pas décoré, c'est tout, mais ils avaient une femme de ménage, qui venait de passer.

On a mangé des pad thaïs sur Mont-Royal, puis on est rentrés chez lui et on a couché ensemble. C'était bien. Ce n'était pas parfait, mais ça ne me stressait pas, c'était une première fois.

On s'attachait.

Chaque fois qu'on se voyait ou qu'on se parlait, Ludwig affichait une joie de vivre simple qui le rendait terriblement attendrissant.

J'étais moi-même d'une bonne humeur de plus en plus difficile à ignorer. En même temps, il y avait toujours Drogo et l'Anglo sur mon radar. Ce n'était pas comme si je pouvais tout annuler. C'était beaucoup trop tôt pour prendre ce genre de décision. Je ne connaissais encore Ludwig que très peu, et lui ne savait vraiment pas grand-chose de moi. Il ne savait pas, par exemple, que j'avais fait de la télé et de la radio, que j'avais écrit un livre, que j'avais une forte

présence en ligne, que j'étais féministe et considérée par certains comme une folle enragée, et par d'autres, comme une scandaleuse salope. Ça pourrait, je le craignais, venir teinter son appréciation de moi. Je ne pouvais pas tout miser sur quelqu'un à qui il manquait encore des informations.

On est allés bruncher et je lui ai tout raconté. Comment j'étais devenue une petite personnalité publique féministe, puis comment j'avais arrêté tout ça pour me concentrer sur l'écriture. Je lui ai parlé des étiquettes qu'on m'avait accolées, comment, au début, je les avais assumées, mais comment, ensuite, elles m'avaient échappé. Je lui ai expliqué que des gens ne m'aimaient pas, des hommes surtout, que certains me méprisaient et qu'il en trouverait des traces s'il me googlait. Et je lui ai avoué que, maintenant, j'avais peur qu'il me juge, lui, à la lumière de tout ça.

Il m'a écoutée sans réagir. Quand j'ai eu fini, il a laissé passer un moment, puis il a ouvert ses paumes de part et d'autre de son assiette.

— Émilie, est-ce que j'ai l'air du genre de gars qui n'est pas capable de se faire une opinion par lui-même ?

Non, il n'avait pas l'air de ça. Il avait l'air tout aussi amoureux qu'en arrivant au restaurant. Il a

recommencé à manger son bagel. Il était parfait. J'étais contente. Soulagée.

— Écoute, Émilie, je vais être honnête... Je ne vois pas d'autres filles en ce moment et je n'ai pas l'intention d'en voir d'autres.

On était déjà rendus là? C'était vraiment rapide. Je pensais que j'avais encore du temps pour considérer mes options. Mais il me disait ça avec une telle candeur, après avoir refusé de me juger, sans une ombre de méfiance. Je ne pouvais pas taire le fait que, pour ma part, je voyais d'autres gars. Ça n'aurait pas été correct. J'ai recommandé du café, puis je lui ai dit que je voyais quelqu'un d'autre. Deux quelqu'un d'autre, en fait. Ça l'a surpris.

Je m'en suis voulu tout de suite. Pas de le lui avoir dit, mais de l'avoir pris de court alors qu'il venait d'être si mignon. Il ne s'est pas braqué, mais il y a eu une légère baisse de pression dans l'air. Ça a été passager, presque imperceptible, et tout est revenu à la normale. On a changé de sujet. Il a insisté pour régler la facture et on s'est quittés joyeux, en se disant qu'on s'appellerait plus tard.

Mais ça me tracassait. J'avais une décision à prendre. Ça m'allait, de faire ma player, tant que j'avais l'impression que tout le monde jouait le

même jeu, mais ce n'était plus le cas. Ludwig avait montré ses cartes.

C'était vraiment tôt. On s'était rencontrés moins d'un mois plus tôt. D'un autre côté, si je voulais tomber amoureuse, il me faudrait prendre un risque, un jour ou l'autre. Quand on reste sur ses gardes, on reste détaché. Était-ce avec Ludwig que je devrais le prendre, ce risque ? Je le revoyais me regarder, et ma tête me disait que oui. Ça avait tellement de sens. Drogo était beau, charismatique et sexy, mais il n'était pas du boyfriend material, alors que Ludwig était l'incarnation même du gentil garçon intelligent et bien élevé qu'on invite dans sa famille à Noël. Et puis, si j'étais honnête avec moi-même, c'était toujours avec ce type d'hommes que je finissais. Les gentils garçons. Pas les musiciens splendides et cool que tout le monde soupçonne d'avoir l'œil qui louche.

J'avais pris ma décision. J'ai écrit à l'Anglo et à Drogo que j'avais rencontré quelqu'un, que j'avais envie de donner une chance à ça, et que, par conséquent, il me faudrait arrêter de les voir. Les deux ont très bien réagi, politesses et meilleurs vœux. Drogo m'a même remerciée d'avoir été franche avec lui et de ne pas l'avoir simplement ghosté. Je ne m'attendais pas à tant de savoir-vivre. C'était ça,

maintenant, l'attitude générale des hommes célibataires ? J'avais hiberné trop longtemps.

Quand on s'est revus, Ludwig et moi, c'était le jour de mon anniversaire, mais j'avais décidé de garder ça pour moi. Je craignais que marquer l'événement nous mette trop de pression, si tôt dans notre relation.

Alors qu'on était allongés nus dans son lit, au matin, je lui ai dit que j'étais prête à ne plus voir que lui, et que je l'avais dit aux deux gars que je fréquentais.

« C'est flatteur, ça, Émilie. »

J'ai trouvé son choix de qualificatif bizarre. J'ai explicité mes intentions : j'avais envie d'être exclusive avec lui.

— Mais, Émilie, je ne suis pas prêt à ça, moi...  
Je me suis redressée. Hein ?

— Attends, je pensais que c'était ça que tu voulais...

— Non, je ne veux pas être exclusif, moi. Je sais pas pourquoi, les filles veulent tout le temps que je sois leur chum ! Mais je pense que je ne suis pas fait pour ça, la monogamie.

C'était quoi ce revirement ? Il me sortait la vieille rengaine de l'homme libre, maintenant ? Est-ce que j'avais mal compris ce qu'il m'avait dit au brunch ?

Je ne pouvais pas rester chez lui très longtemps ce matin-là, et après cette conversation, je n'en avais pas envie. Il fallait que je passe chez moi me préparer pour ma fête, ma famille m'attendait.

— Mais t'as même pas déjeuné !

Je n'avais pas d'appétit, de toute façon. Alors que je m'apprêtais à partir, je voyais sa bonne humeur croître sous mes yeux. Il s'est habillé lui aussi, il voulait m'accompagner jusqu'au métro. Je lui ai assuré que ce n'était pas nécessaire, mais il insistait, empressé. De guerre lasse, j'ai cédé, même si son attitude enjouée m'agaçait. Dehors, le soleil brillait fort sur la neige.

— J'ai le goût de t'acheter quelque chose ! Je peux t'acheter quelque chose ?

Il sautillait littéralement, me devançant sur le trottoir comme pour évacuer un trop-plein d'énergie.

— De quoi tu parles ?

— Tu voudrais quoi, Émilie ?

— Je veux rien.

— Un café ? Un nouveau manteau ?

Il revenait vers moi pour me prendre par les épaules, puis se remettait à faire des bonds en énumérant toutes les choses qu'il pourrait m'acheter.



Il jubilait. Moi, je me sentais... C'était quoi, donc, ce sentiment? C'était flou, comme l'embryon d'une émotion. Peut-être l'humiliation.

— J'ai le goût de t'acheter quelque chose ! Je peux t'acheter quelque chose ?

Il sautillait littéralement, me devançant sur le trottoir comme pour évacuer un trop-plein d'énergie.

— De quoi tu parles ?

— Tu voudrais quoi, Émilie ?

— Je veux rien.

— Un café ? Un nouveau manteau ?

Il revenait vers moi pour me prendre par les épaules, puis se remettait à faire des bonds en énumérant toutes les choses qu'il pourrait m'acheter.

Il jubilait. Moi, je me sentais... C'était quoi, donc, ce sentiment ? C'était flou, comme l'embryon d'une émotion. Peut-être l'humiliation.



*Lili Boisvert est journaliste et animatrice. Elle a publié, chez VLB éditeur, l'essai féministe Le principe du cumshot et les deux premiers tomes d'Anan, une grande trilogie fantasy.*

